

Q. L'effet est tout intérieur?—Oui; ils sont parfaitement tranquilles et immobiles jusqu'à ce que la sensation se passe.

Par M. Brooks:—

Q. Je suppose que, par votre occupation, vous avez eu occasion de parcourir la province de la Colombie-Britannique, et d'y observer plus peut-être qu'aucune autre personne?—J'ai eu de très-bonnes occasions de la connaître.

Q. Quel est le sentiment général—non seulement parmi les classes ouvrières—mais parmi toute la population blanche de la Colombie-Britannique, relativement à la question chinoise?—Je pense que le sentiment général, c'est que la province irait bien mieux sans eux.

Par M. Trow:—

Q. Est-ce là le sentiment parmi les manufacturiers et les propriétaires de moulins?—Non; les manufacturiers les préfèrent aux autres journaliers, parce que ce sont de bons travailleurs—assidus, réguliers et méthodiques, et ils ne fêtent pas la Saint-Lundi. De fait, les patrons n'ont aucune difficulté avec eux comme ils en ont avec les journaliers blancs.

Par M. Charlton:—

Q. En réalité les chinois sont une classe précieuse de travailleurs, en autant que les patrons sont concernés?—Oui, ils sont aussi bons qu'aucune autre espèce de machines qu'on peut avoir.

Q. Sont-ils employés en assez grand nombre comme fermiers?—Ils sont généralement cuisiniers.

Q. Vous ne savez pas quelle espèce de garçons de ferme ils font?—Ils n'approchent pas des cultivateurs ordinaires. Ils n'ont pas les gages des cultivateurs ordinaires.

Par le président:—

Q. Sont-ils aussi bons que des indiens laborieux?—A peu près aussi bons.

Par M. Charlton:—

Q. L'objection aux chinois comme travailleurs vient donc de la part de ceux qui ont du travail à fournir, et non de la part de ceux qui emploient le travail?—L'objection aux chinois comme travailleurs vient de tout le monde, excepté de ceux qui peuvent faire de l'argent en employant les chinois.

Par M. Trow:—

Q. Y a-t-il une rareté de la main-d'œuvre dans la Colombie-Britannique; n'avez-vous pas suffisamment d'ouvrage et pour les chinois et pour les blancs,—pour tous ceux qui en demandent dans la province?—Il y a peu d'hommes à rien faire dans la Colombie-Britannique, et s'il y avait moins de chinois il y aurait plus de blancs. Mais un blanc trouve peu d'encouragement à venir dans la province, à amener sa famille avec lui et à envoyer ses filles faire concurrence aux chinois comme domestiques; s'il a un peu de respect de lui-même, il n'ira guère travailler à côté d'un chinois. Par conséquent le travail lui est fermé jusqu'à un certain point; et lui, à son tour, écrit aux autres qui peuvent désirer s'établir dans le pays et leur dit que s'ils viennent ils peuvent s'attendre à ce que les chinois leur fassent compétition dans tous les genres de travail qu'ils peuvent entreprendre, et le résultat, c'est que nous ne pouvons avoir une population blanche, nous ne pouvons pas l'encourager. On m'a interrogé là-dessus des centaines de fois, depuis que je suis venu au Canada et je ne puis encourager les gens à venir dans notre province, dans ces circonstances.

Par M. Trow:—

Q. Pensez-vous que ce soit dû à cela, ou n'est-ce pas plutôt attribuable à l'éloignement de cette province et aux frais de transport comparé à ce qu'il en coûte pour se rendre sur des terres avantageuses dans le Manitoba?—Les frais de transport sont sans doute contre nous; mais cette difficulté serait aisément vaincue, si les gens étaient convaincus que le pays vaut la peine qu'on s'y rende. Cinquante ou soixante dollars paieront le transport d'un ouvrier à la Colombie—dix dollars comme passager d'entrepont, de San Francisco à Victoria, et \$10 ou \$50 pour se rendre à San Francisco.